

Phytonymes grecs et morphologie végétale

In: Journal des savants. 1984, N°3-4. pp. 151-173.

Citer ce document / Cite this document :

Amigues Suzanne. Phytonymes grecs et morphologie végétale. In: Journal des savants. 1984, N°3-4. pp. 151-173.

doi : 10.3406/jds.1984.1480

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jds_0021-8103_1984_num_3_1_1480

PHYTONYMES GRECS ET MORPHOLOGIE VÉGÉTALE

Parmi les phytonymes grecs, un grand nombre de ceux dont le sens est clair évoquent une particularité morphologique des plantes correspondantes. La recherche d'étymologies nouvelles dans ce domaine doit par conséquent s'appuyer sur une connaissance précise des espèces concernées. C'est parfois une comparaison implicite de la plante à un objet, un animal ou un végétal plus familiers qui explique l'emploi métaphorique de dénominations usuelles. Dans d'autres cas, un seul trait commun remarquable est à l'origine d'une homonymie apparemment fortuite. Plutôt que la morphologie générale d'une plante, l'aspect insolite de telle ou telle de ses parties a retenu l'attention des observateurs et donné lieu à des associations d'idées pertinentes.

Dioscoride et le pseudo-Dioscoride¹ attestent l'emploi de ἀλικάκκαβον pour désigner les quatre espèces suivantes : 1) le coqueret (*Physalis alkekengi* L.) qui est « la solanée (στρύχον) proprement nommée *halicaccabon* » (Dsc. IV, 71) ; 2) la *Withania somnifera* (L.) Dunal ou « solanée narcotique (στρύχον ὑπνωτικόν) également appelée *halicaccabon* » (Dsc. IV, 72) ; 3) le liseron à feuilles d'olivier (*Convolvulus oleifolius* Desr.) présenté dans Dsc. IV, 74 comme le « *dorycnion* que Cratévas appelle *halicaccabon* » ; 4) le mouron bleu des champs (*Anagallis arvensis* L.) pour lequel le pseudo-Dioscoride indique à la suite de Dsc. II, 178 : ἀναγαλλίς ἢ κυανῆ· οἱ δὲ κόρχορον, οἱ δὲ ἀλικάκκαβον. On a reconnu² dans le second terme du composé le nom de la marmite, κάκκαβος, appliqué à des plantes dont le fruit renflé fait penser à cet ustensile domestique. Quant au premier élément ἀλι-, Strömberg, *Pflanzennamen*, 114³, auquel renvoie le *D.E.L.G.*, l'interprète comme le nom de

1. Désigné par le sigle RV dans M. WELLMANN, *Pedanii Dioscuridis Anazarbei de Materia Medica libri quinque*, Berlin 1906-1914 (réimpression 1958).

2. J. ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956, s.v. *caccabos* ; F. SKODA, *Associations d'idées et métaphores dans quelques dénominations de plantes en grec ancien*, in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, 21, 1974, p. 131-139.

3. STRÖMBERG, *Griechische Pflanzennamen*, Göteborg Högskolas Årsskrift, 46, 1940.

la mer, en se fondant sur ce que Dioscoride dit (IV, 74) du liseron à feuilles d'olivier : « il pousse dans les rochers non loin de la mer ». Mais les trois autres espèces homonymes se trouvent parfois très loin des côtes : le coqueret jusqu'en Suisse, la withania jusqu'en Haute Égypte⁴, et le mouron dans toute l'Europe. Il faut donc revenir à la morphologie du fruit. Le coqueret et la withania (fig. 1) ont des baies incluses dans un calice parcheminé renflé à la base, presque clos au sommet ; bien que nous ne sachions pas au juste comment se présentaient les salières antiques⁵, le récipient ventru et rétréci à l'embouchure qu'évoque un tel calice paraît bien être littéralement un « pot à sel » (ἀλι- (senti en grec comme datif) κάκκαβον⁶). On utilisait naguère en Crète comme salière de ménage, précisément de cette forme, une gourde évidée dans laquelle une ouverture à la partie supérieure de la panse permettait de prendre du sel sans le répandre⁷. En ce qui concerne le liseron à feuilles d'olivier, une explication de ce genre n'est guère plausible : le fruit est une petite capsule dissimulée sous les longs poils du calice, dans une inflorescence très compacte ; il semble plutôt que le médecin Cratévas ait simplement étendu le nom de la withania somnifère à une espèce réputée pourvue des mêmes propriétés (cf. Dsc. IV, 74 : « cette espèce aussi passe pour narcotique »). Quant au fruit du mouron, c'est une pyxide globuleuse dont l'opercule se soulève à la maturité en découvrant la masse des graines (fig. 2) : dans ce cas le « pot à sel » serait un pot à couvercle, propre à conserver une denrée au sec.

Le polypode (*Polypodium vulgare* L.) est une fougère très commune sur les souches des vieux arbres et les rochers moussus. Théophraste (*H.P.*

4. Les noms vulgaires de coqueret, alkékenge, amour en cage s'appliquent aussi à la variété horticole (*Physalis francheti*) dont les grands calices rouge orangé entrent dans la composition des bouquets perpétuels. L'aire naturelle de *P. alkekengi* s'étend de la Grèce à l'Europe centrale. (Voir pour la Suisse H. CORREVON, *Fleurs des champs et des bois*⁵, Neuchâtel, 1947, p. 150). La withania, rare en Grèce, abonde au contraire dans la vallée du Nil (cf. V. TACKHOLM, *Students' Flora of Egypt*², Beirut, 1974, p. 474). C'est peut-être une autre plante d'Égypte, le lotus, que mentionne en premier lieu la glose d'Hésychius : ἀλικάκκαβα ὁ τοῦ λωτοῦ καρπός, καὶ πῶς εἶδος. Son fruit renflé pouvait en effet évoquer la même image que ceux des deux espèces précédentes, mais la diversité des végétaux appelés λωτός ne permet pas une identification certaine, en l'absence de tout contexte.

5. L'article *Salz* de Blümner, *R.E.* I A 2 (1920), 2095, n'apporte aucune précision.

6. Une série de composés à premier élément ἀλι- est donnée dans le *D.E.L.G.* s.v. ἄλις.

7. On peut en voir un exemplaire au petit musée folklorique d'Agios Georgios, sur le plateau de Lassithi.



FIG. 1. — *Withania somnifera* Dunal
Rameau fructifère.

IX, 13, 6) donne de son nom grec, πολυπόδιον, l'explication suivante : « La racine du polypode est couverte de chevelu et porte des suçoirs, comme les tentacules du poulpe (τοῦ πολύποδος) » ; de même Dioscoride (IV, 186) : « A la base <des feuilles> se trouve une racine chevelue qui porte des ventouses, comme un poulpe ». Sans remettre en cause la comparaison avec



FIG. 2. — Les pyxides du mouron
(*Anagallis arvensis* L.).

l'animal, certains botanistes, méconnaissant les dons d'observation des ῥιζο-
τόμοι antiques, ont vu dans la disposition des sores sur la feuille l'origine du
rapprochement ; on lit par exemple dans *l'Encyclopédie du monde végétal*,
Paris, Quillet, 1964, p. 1331 : « Les sores, disposés sur deux lignes parallèles
à la nervure des lobes mêmes... semblent des pustules de couleur rouille. Leur
aspect, comparé aux ventouses des pieuvres, a donné son nom à la plante :
Polypode, poulpe aux pieds nombreux, et non plante à nombreuses racines
comme on le croit habituellement ». Si séduisante que soit cette interpréta-
tion, celle de Théophraste et de Dioscoride a toutes chances d'être la bonne :
la « racine », débarrassée de son chevelu, présente des protubérances arrondies
formées par l'insertion des pétioles sur ce qui est en réalité une tige souter-
raine rampante (fig. 3). Comme cette partie seule avait un usage médical, il
est naturel que ce soit elle dont la morphologie particulière a évoqué, pour
un peuple familier des choses de la mer, les tentacules d'un poulpe.



FIG. 3. — La « racine » du polypode
(*Polypodium vulgare* L.).

Autre phytonyme probablement créé à partir d'une donnée du monde animal : λέμνα, dont la seule occurrence se trouve chez Théophraste (*H.P.* IV, 10, 1) dans l'énumération des plantes du lac Copaïs. Il en est dit seulement ceci : « La plante désignée sous le nom de *lemna* est en majeure partie immergée »⁸. C'est le cas des potamots dont le plus commun, *Potamogeton*

8. Malgré la ressemblance des noms, ce ne peut être une lentille d'eau (genre *Lemna* L.) comme l'indique Bailly : cette plante se compose en effet d'une minuscule feuille flottante et de racines immergées encore plus ténues. On écartera aussi *Marsilea quadrifolia* L., proposée par P. GENNADIOS, Λεξικὸν φυτολογικόν², Athènes, 1959, p. 567, en fait étrangère à la flore grecque, et, pour la même raison, *Callitriche verna* L., que donne le dictionnaire de Liddell-Scott-Jones. Il est vrai que la Grèce possède d'autres espèces de *Callitriche*, mais leur rosette de feuilles flottantes est plus volumineuse que le reste de la plante.

natans L. (fig. 4), habite les eaux stagnantes de presque tout le globe terrestre ⁹. Ses feuilles flottantes, oblongues et larges, sont portées par des tiges épaisses, longues de plusieurs mètres, qui forment sous l'eau un lacis inextricable. Du point de vue morphologique, λέμνα fait partie des substantifs à suffixe *-νο- fréquents dans le « vocabulaire familier ou populaire » ¹⁰. D'autre part, à côté du radical λεπ- de λέπος (τὸ), λεπίς (ἡ) « écaille », « enveloppe », de λεπίζω « écailler », « écorcer », « peler », etc., existe un radical λεβ- de même sens, attesté dans λεβηρίς « peau de serpent » (Hippocrate), « cosse de fève » (Hésychius). Λέμνα peut donc reposer sur *λέβ-να, comme σεμνός sur *σεβ-νός



FIG. 4. — *Potamogeton natans* L.

9. En ce qui concerne la Grèce, E. von HALÁCSY, *Conspectus florae graecae*, Leipzig, 1900-1904, III, 146, le signale notamment en Thessalie, en Attique sur le Céphise, en Messénie, dans les Cyclades.

10. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933 (réimpression 1979), p. 192.

(cf. *σέβομαι*), et désigner, avec le sens d' « écaille », une espèce dont les feuilles ressemblent par leur forme à des écailles de poisson, collées à la surface des eaux dormantes.

A l'intérieur même du monde végétal, il arrive que le nom d'une espèce soit étendu à une autre parce qu'elles présentent dans une de leurs parties une ressemblance frappante. Parmi les plantes du lac Copaïs, Théophraste cite encore une espèce nommée *σίδη*, dont la description détaillée (*H.P.* IV, 10, 3) permet de reconnaître le nénuphar blanc. On sait que *σίδη* désigne le fruit du grenadier dans les dialectes grecs autres que l'ionien-attique qui se distingue en l'appelant *ῥόα/ῥοιά*¹¹. Athénée (650f-651a) nous apprend où passait sur ce point la frontière linguistique entre l'Attique et la Béotie : « En Béotie, les grenades (*rhoiai*) s'appellent *sidai*, comme l'indique en ces termes Agatharchide au livre XIX de son *Traité de l'Europe* : « Les Athéniens contestaient aux Béotiens le territoire qu'on appelle *Sidai* ; tout en plaidant sa cause, Epaminondas tira soudain de sa main gauche une grenade qu'il y avait dissimulée et leur montra en leur demandant : « Comment s'appelle cela ? — Une grenade (*rhoa*) », répondirent-ils. — « Eh bien, nous, dit-il, nous l'appelons *sida* ». La plante est extrêmement commune dans ce lieu qui en a tiré dès l'origine sa dénomination ; ce fut un argument décisif ». A cette anecdote Athénée ajoute : « *Sidè* désigne aussi une plante qui ressemble à une grenade et qui pousse dans le lac d'Orchomène ». C'est donc un caractère morphologique commun qui est à l'origine de l'homonymie. En effet le fruit des nénuphars européens, le blanc (*Nymphaea alba* L.) et le jaune (*Nuphar luteum* (L.) Sibth. & Sm.) (fig. 5), consiste en une grosse capsule spongieuse, renflée à la base, rétrécie vers le sommet pour former un col pareil à celui de la grenade. Théophraste (*ibid.*) précise à propos de la *σίδη* béotienne les limites de la comparaison : « Ouverte, elle présente des grains (*κόκκους*) rouges, qui ne ressemblent pas pour la forme à ceux des grenades, mais sont arrondis et petits, à peine plus gros qu'un grain de millet ». C'est dire que le sens de « grenade », « herbe aux grenades » était pleinement intelligible pour le nom de *σίδη* appliqué au nénuphar. Malgré leur lourdeur d'esprit proverbiale, les Béotiens avaient bien remarqué le point commun à deux espèces très différentes.

C'est aussi en pensant aux grains de la grenade que naturalistes et médecins, à commencer par Hippocrate¹², ont nommé la pivoine *γλυκυσίδη*.

11. Pour une explication de ce nom, voir J. ANDRÉ, *Recherches étymologiques sur certains noms de plantes latins*, in *Latomus*, 15, 1956, p. 290-307.

12. *Maladies des femmes*, II, 136 ; *Superfétation*, 33.

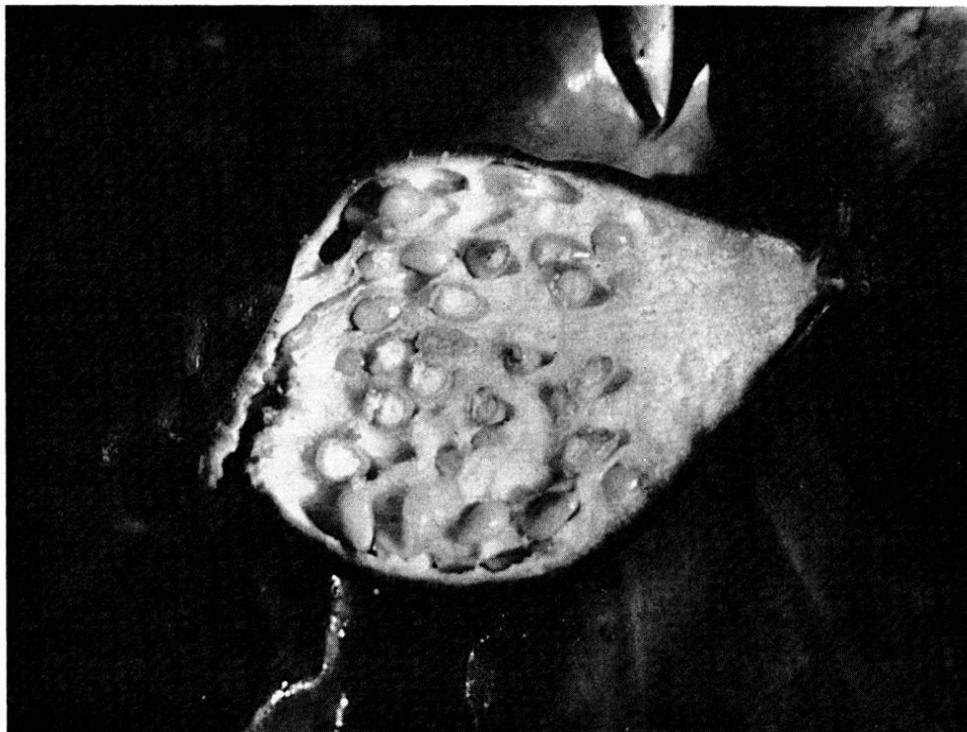


FIG. 5. — *Nuphar luteum* Sibth. & Sm.
Coupe du fruit.

L'emploi du terme en son sens propre est attesté par les sources d'Athénée, 76f : « Séleucos dit dans ses *Mots rares et dialectaux* (Γλωσσαι) qu'on appelle aussi « grenade douce » (γλυκυσίδη) un fruit dont la forme ressemble tout à fait à celle d'une figue et que les femmes se gardent de manger parce qu'il donne des vents, comme Platon le Comique le dit dans *Cléophon* ». Il s'agit ici d'un fruit de consommation courante, vraisemblablement d'une variété de grenade à pulpe très sucrée¹³. Dioscoride n'a pas perdu de vue la signification fondamentale de γλυκυσίδη, quand il décrit sous ce nom (III, 140)

13. Cf. P. GENNADIOS, *op. cit.*, en n. 8, p. 209 : « Γλυκυσίδη παρὰ Θεοφρ. καὶ Διοσκ. συνώνυμον τοῦ Παιωνία. Ἄλλὰ Γλυκυσίδη ὀνομάζετο παρ' ἀρχαίοις καὶ ἡ γλυκύκαρπος Ροιά ». C'est à tort que C. B. Gulick (Loeb) comprend dans Ath. 76f « *glykysida* (« peony ») » : les graines de pivoine n'ont jamais eu apparemment d'autre usage que médical (cf. Hpc., *loc. cit.* ; Dsc. III, 140).

la pivoine « mâle » (*Paeonia mascula* (L.) Miller) à feuilles de noyer et la pivoine « femelle » (*Paeonia peregrina* Miller) au limbe foliaire découpé en de nombreux segments étroits¹⁴. Il constate en effet que leurs fruits, des follicules en forme d'amande, contiennent « de petits grains rouges qui font penser à ceux de la grenade » (ἐρυθροὶ κόκκοι... μικροί, ἐμφερεῖς τοῖς τῆς ῥοᾶς) (fig. 6). L'emploi métaphorique de γλυκυσίδη a donc abouti à la formation d'un nouveau phytonyme bien différencié, sans que la référence au sens propre cesse d'être perceptible.

Dans une seconde série de cas, on trouve des groupes hétérogènes d'espèces dont l'homonymie s'explique directement par une particularité morphologique commune. Ainsi par exemple l'ensemble de plantes appelées στοιχάς. La principale espèce que Dioscoride décrit sous ce nom (III, 26) est depuis longtemps identifiée avec la lavande à toupet (*Lavandula stoechas* L.), une plante aromatique très commune sur sol non calcaire dans tout le bassin méditerranéen. D'une manière inattendue, cette notice pharmacologique commence par une explication du phytonyme : « La *stoechas* pousse dans les îles de la Gaule situées au large de Marseille et appelées les Stoechades, d'où elle a tiré son nom »¹⁵. A leur tour, nos îles d'Hyères avaient été appelées Stoechades parce qu'elles sont disposées en rang (στοῖχος) le long de la côte varoise. Il est fort possible que des voyageurs aient remarqué l'abondance de la lavande à toupet sur les schistes cristallins des îles d'Hyères et fait un rapprochement entre le nom de la plante et celui d'un lieu où ils la voyaient si prospère. L'in vraisemblance réside dans le rapport de dépendance établi entre le phytonyme et le toponyme : les Grecs n'ont certainement pas nommé une plante qui foisonne en de nombreux points de leur pays d'après de petites îles de la Méditerranée occidentale connues seulement des marins, des géo-

14. On lit dans le dictionnaire de Liddell-Scott-Jones s.v. γλυκυσίδη : « γ. ἄρρην = *Paeonia officinalis*, γ. θήλεια = *P. corallina*, Dsc. 3, 140 ». Compte tenu des données très précises fournies par Dioscoride, il est évident qu'une erreur ou une inadvertance a fait intervertir les noms botaniques : γ. ἄρρην est *P. mascula* (L.) Miller (= *P. corallina* Retz), γ. θήλεια non pas exactement *P. officinalis* L., absente de Grèce, mais une espèce très voisine propre à l'Italie et aux régions balkaniques, *P. peregrina* Miller.

15. Galien (XIV, 76 Kühn) constate que « la *stoechas* est commune dans de nombreuses régions du monde », avant de reproduire l'explication étymologique de Dioscoride, en s'embrouillant un peu dans la géographie : « C'est en Crète qu'elle est le plus commune, ainsi que dans les îles appelées les Cyclades, d'où elle tire son nom et qui se trouvent dans la mer Ibérique ». Pline, qui, de toute évidence, ne connaît pas la plante, va jusqu'à déclarer (XXVII, 131) : « La *stoechas* ne pousse que dans les îles du même nom ».



FIG. 6. — *Paeonia peregrina* Miller
Coupe du fruit.

graphes et de quelques voyageurs. Alors que Strömberg, *Pflanzennamen*, 127, suivi, semble-t-il, par Chantraine dans le *D.E.L.G.*, admet sans réserve l'explication traditionnelle, J. André, *Lexique*, s.v. *stoechas*, ajoute que la plante doit peut-être simplement son nom à son port dressé ou à sa culture en rangs. Cette dernière hypothèse mériterait attention s'il s'agissait de la lavande vraie ou de ses variétés améliorées dont on voit en Provence les alignements

réguliers de touffes hérissées à la belle saison de tiges florifères raides. Mais il est douteux que la lavande à toupet, si commune dans la nature, ait jamais été cultivée. En revanche, comme l'a bien vu A. Carnoy¹⁶, l'explication de son nom grec s'impose à l'esprit dès qu'on examine son inflorescence. Celle-ci se compose d'un épi quadrangulaire terminé par un toupet de bractées violettes et garni de petites fleurs presque noires *disposées en lignes verticales régulières* (fig. 7). Une particularité morphologique semblable ou analogue se retrouve chez les autres plantes appelées *στοιχάς* : 1) le « nombril de Vénus » (*Cotyledon umbilicus* L.), *κοτυληδών* dans Dsc. IV, 91, οἱ δὲ στοιχάς (Ps. Dsc., *ibid.*) ; 2) la scille maritime (*Urginea maritima* (L.) Baker), la *scilla alba* des Latins que le pseudo-Apulée, 43, désigne également par *stoechas* ; 3) la sarriette (*Satureia thymbra* L.), dont les fleurs ne sont pas rangées en une longue grappe comme chez les deux espèces précédentes, mais forment autour de la tige des verticilles globuleux régulièrement espacés, qui, à la fin de l'été, « donnent aux restes des tiges dressées l'allure de curieux chapelets » (O. Polunin-A. Huxley, *Fleurs du bassin méditerranéen*, Paris, 1967, p. 210). Le glossaire de botanique du *Parisinus gr.* 2208¹⁷ fournit le lemme *στοιχάδες τὰ κεφάλια τῆς θρύμβης* « *stoechades* : les petites « têtes » de la sarriette ».

Cas analogue mais plus complexe, celui des noms grecs du chèvrefeuille et de leurs homonymes. Dans deux notices contiguës (II, 164 et 165), Dioscoride décrit respectivement un *κυκλάμινος* qui correspond au cyclamen sans distinction d'espèces, et un *κυκλάμινος ἑτέρα* dans lequel on s'accorde à reconnaître le chèvrefeuille des bois (*Lonicera periclymenum* L.). On ne voit pas au premier abord ce qu'ont de commun ces deux plantes, mais il est certain que leur nom est formé sur *κύκλος* avec une finale mal élucidée. La question a donc été posée de savoir quel organe présente l'aspect d'un cercle dans les cyclamens répandus en Grèce, et en particulier chez *Cyclamen graecum* Link qui fleurit sans feuilles en automne de la garrigue athénienne aux sapinières d'Arcadie. Dioscoride n'apporte pas de réponse positive : « Le cyclamen, dit-il, a des feuilles pareilles à celles du lierre mais pourpres en dessous¹⁸ et

16. A. CARNOY, *Dictionnaire étymologique des noms grecs de plantes*, Louvain, 1959, s.v. *stoechas*.

17. In A. DELATTE, *Anecdota atheniensia et alia*, t. II, Liège, 1939, p. 426.

18. Le texte de l'édition Wellmann (*ποικίλα δὲ κάτωθεν καὶ ἄνωθεν κηλίσιν ὑπολεύκοις*) est inacceptable : aucune espèce de cyclamen n'a des feuilles tachetées sur la face inférieure, qui est le plus souvent d'un pourpre violacé. La leçon *πορφυρᾶ*, *ποικίλα* d'une partie des mss. invite à proposer sous la forme de *πορφυρᾶ δὲ κάτωθεν καὶ ποικίλα ἄνωθεν κηλίσιν ὑπολεύκοις* un texte en accord avec la réalité des faits.

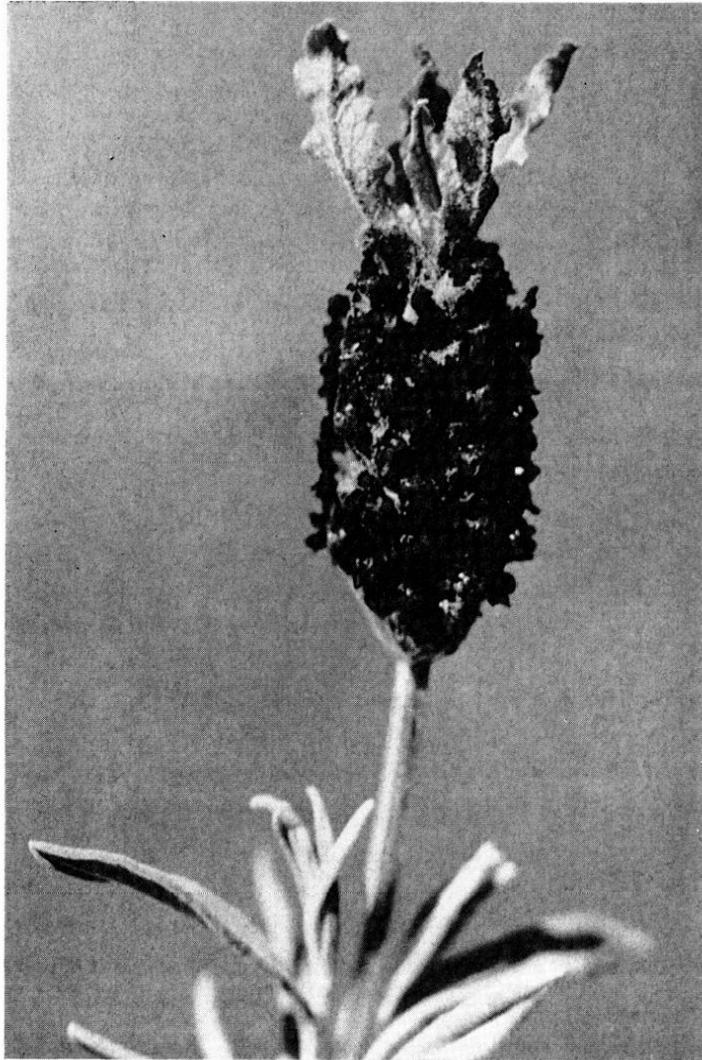


FIG. 7. — *Lavandula stoechas* L.
L'inflorescence.

parsemées en dessus de macules blanchâtres, une tige de quatre travers de doigt, nue, surmontée de fleurs purpurines qui rappellent les roses, une racine noire, un peu comme une rave, aplatie ». Il faut en effet exclure les feuilles, nettement cordiformes, et même le tubercule dont la comparaison avec une

rave suggère fort bien l'aspect de sphère aplatie¹⁹ : le grec avait les moyens d'exprimer la notion de volume arrondi sans confondre le cercle avec la sphère. Le cyclamen de Grèce n'a de circulaire que son pédoncule fructifère, d'abord enroulé en une spirale dont les tours serrés ressemblent à des cercles concentriques (fig. 8) et qui ensuite se détend comme un ressort à boudin pour amener le fruit mûr au contact de la terre. Or le chèvrefeuille des bois enroule sa tige d'une manière analogue, comme il ressort à la fois de l'observation directe (fig. 9) et de sa description dans Dioscoride, II, 165 : « Un second *cyclaminos*... a des feuilles qui ressemblent à celles du lierre²⁰, mais plus petites, des tiges épaisses, noueuses, qui s'enroulent en spirale autour des arbres voisins (καυλοῦς ... περιελισσομένους τοῖς παρακειμένοις δένδρεσιν ἑλικοειδῶς), des fleurs blanches, parfumées ». Plusieurs chèvrefeuilles sont volubiles, mais seul *L. periclymenum* réussit à modifier la croissance de son support en entravant la circulation de la sève et à lui imprimer en creux la marque de son trajet. Comme les pédoncules du cyclamen, sa tige spiralée représente le développement d'un cercle dans l'espace : c'est cette curieuse particularité que rappelle κυκλάμινος.

Alors que *L. periclymenum*, très commun dans les bois de l'Europe tempérée, n'existe en Grèce que vers le nord, de la Macédoine à l'Épire, une autre espèce, celle-ci à feuilles persistantes, *L. implexa* Aiton, se rencontre un peu partout sur les terrains broussailleux de la Grèce sèche. On reconnaît sans peine le chèvrefeuille entrelacé dans le περικλύμενον « appelé aussi κλύμενον » de Dioscoride, IV, 14. Plusieurs détails sont en effet caractéristiques de cette espèce²¹ : ses « petites feuilles espacées, embrassantes (φυλλάρια... περιελιφότα

19. Cf. A. CARNOY, *op. cit.* s.v. : « *cyclaminos* (κυκλάμινος, Diosc. 2. 164) « cyclamen », ainsi nommé à cause de la forme ronde des racines (κύκλος « cercle ») ou des feuilles, car le cyclamen est comparé au lierre ». STRÖMBERG, *Pflanzennamen*, 36 : « Κυκλάμινος se rattache manifestement à κύκλος « cercle » et sans doute le cyclamen doit-il son nom aux tubercules arrondis caractéristiques qui forment sa racine. On compare γογγυλίς « rave », d'après la forme ronde de la rave ». De même dans le *D.E.L.G.*, avec une formulation malencontreuse : « κυκλάμινος *Cyclamen graecum*, *Lonicera periclymenum* (Thphr., Dsc.) ainsi nommé d'après les bulbes de la racine » : comme tous les chèvrefeuilles, *Lonicera periclymenum* a une racine ligneuse et non tubérisée. F. SKODA, *Associations d'idées...*, p. 134, concilie toutes les hypothèses possibles à ce sujet : « La forme arrondie des diverses parties, racines, feuilles, pédoncules, fruit, a suscité un rapprochement facile avec le nom du cercle ». En fait, l'objection concernant la racine vaut aussi pour le fruit, une petite capsule globuleuse peu remarquable, et seul l'enroulement des pédoncules mérite d'être retenu.

20. Ressemblance très approximative en ce qui concerne la forme, elliptique-ovale et non lobée chez *L. periclymenum*.

21. Détermination inexacte dans Liddell-Scott-Jones : « περικλύμενον, honeysuckle, *Lonicera etrusca*, Dsc. 4. 14 ». A la différence de *L. implexa*, le chèvrefeuille étrusque



FIG. 8. — *Cyclamen graecum* Link
Les pédoncules fructifères.

n'a jamais les feuilles connées ni glauques. Bailly indique également à tort « περικλύμενον chèvrefeuille (*Lonicera periclymenum* L.), plante, Diosc. 4, 14 » : non seulement on ne voit pas pourquoi Dioscoride aurait décrit la même espèce sous les noms de κυκλάμινος (II, 164) et de περικλύμενον (IV, 14), mais les feuilles de *L. periclymenum*, un peu glauques à la face inférieure uniquement, « ne sont jamais soudées ensemble par leur base » (G. BONNIER, *Flore complète de France*, Paris, 1934, V, 28). En outre les inflorescences sont distantes des feuilles chez *L. periclymenum* et *L. etrusca*, alors qu'elles leur sont con-



FIG. 9. *Lonicera periclymenum* L.
sur une tige de charme.

καυλόν) et blanchâtres », son « fruit qu'on dirait posé sur la feuille » (καρπὸς ... οἶονεὶ ἐπικείμενος τῷ φύλλῳ (fig. 10), son habitat « dans les champs et les haies ». Buissonnant plutôt que grim pant, *L. implexa* « s'enroule autour des arbustes voisins », comme l'indique Dioscoride (περιελίττεται τοῖς πλησιάζουσι θάμνοις), ainsi que sur lui-même, mais sans produire de constrictions spectaculaires. De toute évidence, le préfixe περι- n'apporte au sens du phytonyme qu'une précision accessoire, puisque la même espèce s'appelait aussi κλύμενον. Sous cette forme, elle a pour homonyme le κλύμενον décrit en ces termes dans la notice précédente (IV, 13) : Κλύμενον· καυλὸν ἀνήσι τετράγωνον, ὁμοιον τῷ τοῦ κυάμου, φύλλα δὲ πρὸς τὰ τοῦ ἀρνογλώσσου, θυλάκια δὲ ἐπὶ τοῦ καυλοῦ εἰς ἄλληλα νεύοντα, εὐοικότα ἴριδι καὶ πολύποδος πλεκτάναις. Réser-



FIG. 10. — *Lonicera implexa* Aiton
Fruits et feuilles supérieures.

tiguës chez *L. implexa*, comme l'indique Dioscoride en mentionnant « un fruit qu'on dirait posé sur la feuille ».

vant provisoirement la traduction de cette phrase, reportons-nous à Pline, XXV, 70. Celui-ci attribue par erreur à la même espèce l'essentiel des données fournies par Dioscoride au sujet du (περι)κλύμενον et du κλύμενον, mais lui seul propose une explication du phytonyme : *Clymenus a rege herba appellata est*. Ce n'est qu'une étymologie fantaisiste, fondée sur une ressemblance tout extérieure avec le nom du roi d'Arcadie Clymène, et J. André remarque²² justement : « Un dérivé de Κλύμενος serait pourvu d'un suffixe, comme *Achilleos*, *Centaurion*, *Chironion*, *Polemonia*, etc., et le synonyme grec περικλύμενον semble exclure le roi Clymène. Faut-il le rattacher à κλύμενος « célèbre » ? » Cette dernière hypothèse est celle que retient Strömberg, *Pflanzennamen*, 145 : « On peut interpréter κλύμενος comme la vieille forme de participe de κλύω « entendre », donc « connu », « célèbre » ('bekannt', 'berühmt') ». Dans le plus récent état de la question, J. André, *Sur quelques phytonymes grecs*, *Rev. Phil.* 56, 1982, p. 7-11, constate l'embarras des spécialistes et l'impossibilité d'aboutir par ce moyen à un sens acceptable (p. 7) : « Le *G.E.W.* I, 877, sous κλύω, cite seulement l'adjectif κλύμενος au sens de « berühmt ». Le *D.E.L.G.* 541, sous κλέος, mentionne prudemment « κλύμενον, nom de plantes, notamment du chèvrefeuille ». A. Carnoy, p. 86, hésite entre le sens de « célèbre », d'où « trop connu, détestable » (sans fournir la moindre raison), et une explication par une racine thraco-pélasgique qui signifierait « grimper ». Je ne vois pas en quoi ces deux plantes seraient célèbres. Il estime en définitive qu'« il convient... de penser pour κλύμενον à la racine de κολίνδω « rouler »... et d'autre part, à κύλλος « recourbé », « recroquevillé »... », en considérant que le chèvrefeuille²³ est volubile et en admettant que le κλύμενον de Dsc. IV, 13 est la chenillette ou queue de scorpion (*Scorpiurus vermiculatus* L.). Or naguère (1974) le même auteur notait avec raison au sujet du *clymenus* de Pline, XXV, 70, *in fine* (*Graeci plantagini similem esse dixerunt, caule quadrato, folliculis cum semine inter se implexis ueluti polypodum cirris*) : « On a proposé la chenille ou chenillette (*Scorpiurus vermiculatus* L.) à gousse recroquevillée, mais à fleur solitaire, indication qui convient mal et même pas du tout pour *folliculis inter se imple-*

22. Pline, livre XXV, C.U.F., 1974, note *ad loc.*

23. J. André identifie le chèvrefeuille de Dsc., IV, 14 avec *Lonicera etrusca* L. ou *Lonicera caprifolium* L. On ne peut retenir la première espèce pour les raisons exposées *supra*, n. 21. Quant à *L. caprifolium*, son appartenance à la flore grecque n'est pas assurée (cf. T. G. TUTIN, V. H. HEYWOOD et coll., *Flora europaea*, Cambridge, IV (1976), 47).

xis ». Il est vrai que chez une espèce voisine, *S. muricatus* L.²⁴, l'infrutescence se compose de deux à cinq légumes contournés et enchevêtrés à la manière des tentacules du poulpe (fig. 11). Mais on ne voit aucun moyen de concilier l'existence chez le scorpiure d'un long pédoncule raide, bien dégagé, et la mention par Dioscoride de « follicules convergents *sur la tige* », autrement dit sessiles. Comme le précise le pseudo-Dioscoride, IV, 13 (θυλάκια ἐπὶ τοῦ καυλοῦ, ἐν οἷς ἄνθος λευκόν), ces follicules sont les calices renflés autour des fleurs ; leur texture membraneuse permet de les dire « semblables à ceux (c'est-à-dire aux bractées) de l'iris » (ἔοικότα ἱριδι) ; en revanche, leur forme n'est pas du tout celle de tentacules, ce qui conduit à s'interroger sur le sens exact de *πλεκτάνη*. Ce terme figure avec son acception traditionnelle dans



FIG. 11. — Les légumes de la chenillette
(*Scorpiurus muricatus* L.).

²⁴ *S. muricatus* est l'espèce commune des régions méditerranéennes, alors que *S. vermiculatus* se localise plutôt dans la partie occidentale du bassin (cf. *Flora europaea*, II (1968), 185).

Aristote, *H.A.* 524a : ὁ πολύπους καὶ ὡς ποσὶ καὶ ὡς χερσὶ χρῆται ταῖς πλεκτάναις « le poulpe se sert de ses tentacules comme de pieds et de mains », mais P. Louis fait observer en note²⁵ que « πλεκτάνη désigne dans *P.A.* et *H.A.* tantôt les ventouses, tantôt l'organe qui les porte, c'est-à-dire les bras ou les tentacules », et on lit effectivement dans *P.A.* 685b : « Ὅσοις δὲ κοτυληδόνες πρὸς τοῖς ποσὶ καὶ πλεκτάναις πρόσσεισι... » « Chez ceux qui ont aux pieds des suçoirs et des ventouses... » A condition de ne pas se méprendre sur εἰκότα... πολύποδος πλεκτάναις, on aboutit à une traduction cohérente : « Le *clymènon* produit une tige quadrangulaire, comme celle de la fève, des feuilles comparables à celles du plantain, et, sur la tige, des follicules convergents, qui ressemblent à ceux de l'iris et à des ventouses de poulpe ». Tous ces caractères se trouvent réunis dans l'*Anthyllis tetraphylla* L. (fig. 12)



FIG. 12. — Les calices du physanthyllis
(*Anthyllis tetraphylla* L.).

25. Aristote, *Histoire des animaux*, C.U.F., t. II (1964), p. 175.

que Boissier avait nommé pour ses calices renflés *Physanthyllis*, tout comme le grec moderne l'appelle φουσκόχορτο. Cette plante circum-méditerranéenne, très commune en Grèce jusque dans la ville même d'Athènes (sur le Lycabette), ne passe guère inaperçue : elle étale sur le sol des tiges luisantes, assez nettement quadrangulaires, garnies de feuilles composées dont la foliole terminale, largement ovale et plane, peut se comparer aux feuilles du plantain (*Plantago major* L.) ; sur la tige même apparaissent des inflorescences compactes de trois à sept fleurs à étendard blanc et carène orangée, dont le calice vésiculeux se gonfle jusqu'à englober totalement la graine. A la description de la plante Dioscoride ajoute celle de ses propriétés : « Le meilleur est celui des collines. On extrait le suc de la plante entière, racine comprise. En boisson, le suc est efficace pour les hémoptysies, les flux de ventre et les pertes rouges, parce qu'il est rafraîchissant et astringent ; il arrête également les hémorragies nasales. Les follicules réduits en poudre, appliqués sur les plaies vives, agissent jusqu'à complète cicatrisation ». Telles sont les vertus bien connues des *Anthyllis*, et en particulier du plus répandu en France, *A. vulneraria* L., « plante astringente et vulnérable, employée en lotion sur les plaies »²⁶, dont *A. tetraphylla* (jadis nommé aussi *Vulneraria tetraphylla* Guss.) est donné dans la flore de Bonnier comme une simple variété.

Il reste à tirer au clair, dans la mesure du possible, l'origine et le sens du phytonyme. Nos deux plantes portent également, d'après le pseudo-Dioscoride²⁷, le nom de καλυκάνθεμον, litt. « plante à fleur incluse dans un réceptacle concave ». « Cela s'applique assez bien, remarque A. Carnoy²⁸, à diverses sortes de chèvrefeuilles, notamment au *Lonicera implexa* des régions méditerranéennes » : ses feuilles supérieures connées forment en effet sous l'inflorescence une petite cuvette arrondie. Pour l'*Anthyllis tetraphylla*, cette dénomination s'explique évidemment par le volume exceptionnel du calice. Si κλύμενον fait allusion à une particularité morphologique commune aux deux plantes, c'est vers la notion d' « entourer », « envelopper » qu'il faut orienter la recherche. Nous admettons d'abord avec A. Carnoy²⁹ que κλύμενος (-ον) représente un plus ancien *κλυμνός modifié par l'influence

26. BONNIER, *Flore complète de France*, III, 14.

27. IV, 13 κλύμενον· οἱ δὲ καλυκάνθεμον, οἱ δὲ περικλύμενον ; IV, 14 περικλύμενον· ... οἱ δὲ κλύμενον, ... οἱ δὲ καλυκάνθεμον.

28. *Op. cit.*, s.v. *calycanthemon*.

29. *Ibid.*, s.v. *clymenon*.

analogique du vieux participe-adjectif signifiant « célèbre », employé à l'occasion comme nom propre (cf. Pline, XXV, 70). Parallèlement à *σεμνός* < *σεβ-νός, on peut poser *κλυμνός < *κλυβ-νός et dégager une base κλυβ- attestée dans *κλύβατις*, un des noms de la pariétaire chez Dioscoride (IV, 85) : *ἐλξίνη* ... οἱ δὲ κλύβατιν ... καλοῦσι³⁰. De même que son nom français rappelle que la plante envahit les « parois », *κλύβατις* entendu comme « celle qui tapisse, qui recouvre »³¹ évoquerait exactement son caractère le plus frappant. On pense aussi à *καλύβη* « abri », d'où « cabane » (déjà dans Hdt. V, 16 ; en grec moderne *καλύδι*), avec développement d'une voyelle d'appui dans la racine *kel- « couvrir », « cacher », « envelopper », au degré zéro (*k^ol-) ; et même, hors du groupe de *καλύπτω* formé à l'aide d'un élargissement en *u + labiale mal définie, à *κάλυξ* dont le suffixe -υκ- caractérise en grec « de petits groupes sémantiques, peu productifs, composés de mots familiers désignant des animaux, des plantes, des termes techniques »³². Un passage de Théophraste, *H.P.* III, 10, 4, paraît bien indiquer, par le rapprochement intentionnel des termes, un lien encore perceptible entre *κάλυξ* et *καλύπτω* : (il s'agit du tilleul commun) Τὸ... ἄνθος... χλοερὸν... ὅταν ᾗ καλυκῶδες, ἐκκαλυπτόμενον δ'ἐπίξανθον. « La fleur, vert jaunâtre en bouton, tire sur le jaune d'or quand elle s'épanouit ». Enfin si *κλυμνός (> κλύμενος) repose sur la même base que *κλύβατις* et s'apparente au groupe de *καλύπτω*, on comprend mieux la glose d'Hésychius : Κλύμενος... Λέγεται δὲ καὶ ὁ κισσός, ὡς Ἀντίμαχος· κισσοῦ τε κλυμένοιο καὶ ἀμπελίνης. Quand il s'agit de « lierre qui tapisse », le dérivé en -νός supposé à l'origine de *κλύμενος* présente un sens actif attesté pour cette formation par exemple dans *τερπνός* « réjouissant », *θαλπνός* « réchauffant ». Plus souvent toutefois, les adjectifs de ce type expriment une qualité, ce qui permet de donner à *κλυμνός le sens d' « enveloppé », « pourvu d'une enveloppe », confirmé par la contamination du suffixe médio-passif de *κλύμενος* « célèbre », « renommé ». Si cette analyse est correcte, *κλύμενον* désigne des plantes dont une partie forme enveloppe, et plus pré-

30. Chez Nicandre on trouve avec le même sens à la fois *κλύβατις* (*Thér.* 537) et *κουλυβάτεια* (*Thér.* 589 ; 851). Mis à part l'allongement métrique de la première syllabe (cf. hom. *κουλεόν* en face d'att. *κολεός* « fourreau »), sans doute y a-t-il là l'indice d'une alternance dans le degré vocalique (zéro/*o) de la racine. Cf. J. POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, I, Berne-Munich, 1959, p. 553. Quant au rapprochement de *κλύβατις* et de *κόλλα* suggéré par une scholie à *Thér.* 537 (*Κλύβατις, ὅτι καὶ χυλὸν ἔχει κολλῶδη κηρῶ οικεῖον*), ce n'est qu'une étymologie populaire sans valeur.

31. Sur les dérivés féminins en -τις, voir CHANTRAINE, *Formation des noms...*, p. 339-340.

32. *Ibid.*, p. 383.

cisément, comme l'indique le composé περικλύμενον, une enveloppe circulaire, tels les calices renflés du physanthyllis ou les feuilles en cuvette du chèvre-feuille entrelacé.

Leur synonyme καλυκάνθεμον appelle une dernière remarque. Son application à ces mêmes plantes impose pour κάλυξ le sens général de « réceptacle concave », qu'il s'agisse de calices floraux ou de feuilles en forme de coupe. La méconnaissance de ce sens dans la description que donne Hérodote (II, 92) de la « fève d'Égypte » ou lotus rose des Indes (*Nelumbo nucifera* Gaertner) a fait mettre indûment au compte de l'auteur une erreur des plus grossière. Voici le texte et la traduction du passage dans l'éd. Legrand (C.U.F. 1930) : "Ἔστι δὲ καὶ ἄλλα κρίνεα ῥόδοισι ἐμφερέα, ἐν τῷ ποταμῷ γινόμενα καὶ ταῦτα, ἐξ ὧν ὁ καρπὸς ἐν ἄλλῃ κάλυκι παραφυομένη ἐκ τῆς ῥίζης γίνεται, κηρίῳ σφηκῶν ἰδέην ὁμοιώτατον. « Il existe encore d'autres lis, semblables à des roses, qui poussent eux aussi dans le fleuve ; le fruit qui en provient naît sur une tige autre que la principale, sortant de la racine à côté de celle-ci ; ce fruit est quelque chose qui a tout à fait le même aspect qu'un rayon de guêpier ». 'Ἐν ἄλλῃ κάλυκι reçoit en note l'explication suivante : « Κάλυξ désigne ici une pousse, une tige (βλάστημα Hesych.). "Ἄλλῃ oppose cette tige à celle qui portait les fleurs. Ce que dit Hérodote est d'ailleurs inexact ». Il n'est pas vraisemblable qu'Hérodote ait pu dire d'une plante aussi connue en Égypte de son temps qu'elle forme son fruit sur une tige autre que la tige florale³³. En réalité, il avait observé ou appris que les fleurs sont portées par des tiges nues issues directement du rhizome, comme les pétioles des feuilles peltées qui forment au-dessus de l'eau de grandes coupes orbiculaires, pour un Grec, des κάλυκες (fig. 13). Théophraste (*H.P.* IV, 8, 7) note très clairement cette disposition des feuilles par rapport aux « fèves », entendons les fruits pleins de graines comestibles qui apparaissent après la défloraison : « De grandes feuilles poussent à côté de chacune des fèves (παραφύεται (même verbe que chez Hérodote) δὲ φύλλα μεγάλα παρ'ἕκαστον τῶν κυάμων) ; elles ont la tige pareille à celle de ces fèves ». Le fruit du lotus rose dessine *grosso modo* une demi-sphère dont la face plane est percée d'alvéoles contenant les graines, ce qui l'a fait comparer à un nid de guêpes. Diodore (I, 34, 6) lui donne le

33. A. B. LLOYD, *Herodotus Book II, Commentary* 1-98, Leiden, 1976, p. 373-374, échafaude laborieusement une hypothèse gratuite et aussi peu flatteuse pour Hérodote que l'interprétation de Legrand : de la végétation exubérante des lotus roses, l'observateur aurait vu émerger ici des fruits, là des fleurs, et il se serait imaginé que « chaque lotus avait deux fleurs, d'une part le κρήνον et de l'autre le réceptacle des graines ».



FIG. 13. — La « fève d'Égypte »
(*Nelumbo nucifera* Gaertner).

nom de κιδώριον qu'Hésychius explique en ces termes : Αἰγύπτιον ὄνομα ἐπὶ ποτηρίου. Ainsi donc, aux yeux d'un Grec, cette plante présentait deux κάλυκες, deux organes en forme de coupe : la feuille et le fruit. Pour peu qu'on suppose connu cet aspect de la feuille, comme le fait Hérodote, sa phrase se comprend aisément : « Il y a encore d'autres lis, semblables à des roses, qui poussent eux aussi dans le fleuve ; le fruit qui en sort se trouve dans un autre réceptacle concave (ἐν ἄλλῃ κάλυκι) issu de la racine à côté <de celui que forme la feuille> ; c'est quelque chose qui a tout à fait l'aspect d'un petit nid de guêpes ».

Suzanne AMIGUES.